

LES FILLES A "LX"

Nos reporters sont entrés dans l'Ecole polytechnique « nouvelle vague », ils ont vu les surboums (très sages) dans les chambres des filles et ils ont « causé » avec les contestataires.

J'ai toujours prévenu mes élèves de l'Ecole polytechnique. Ils ont le goût des solutions mathématiques, l'habitude de la discipline militaire. S'ils n'y prennent pas garde, ils traiteront leurs femmes comme des théorèmes et ils s'étonneront de se retrouver cocus. »

Ce n'est pas nous qui avons écrit cette phrase irrévérencieuse. Nous estimons que nous n'aurions pas eu le droit de porter une accusation aussi grave contre une école gloire et soutien de la France.

Louis Leprince-Ringuet l'a pu. Trois générations de polytechniciens derrière lui, un bicorné qu'il a lui-même coiffé, une chaire à l'école qu'il a occupée et qu'on lui a fort cavalièrement retirée, un fauteuil à l'Académie, le lui ont permis.

Encore l'a-t-il écrite avant la mise en application des réformes, rue Descartes. Continue-t-elle à être vraie aujourd'hui ? Avant de répondre, liquidons un malentendu irritant : la contestation à l'X.

Nos parents auraient été bien surpris si on leur avait appris qu'un jour on reprocherait aux polytechniciens de porter les cheveux trop longs. De nos jours, on ne peut plus ouvrir un journal sans y trouver le récit des démêlés opposant un élève de l'X à ses supérieurs hiérarchiques, au sujet d'une toison trop abondante.

En vérité, ces querelles d'ordre capillaire n'ont pas l'importance que leur prête la presse et l'histoire n'en gardera aucune trace, car si l'on peut admettre qu'un étudiant de faculté conteste ses maîtres et leurs méthodes, on ne saurait avoir la même indulgence envers un polytechnicien qui, en passant le concours difficile de l'X,

conclut un contrat avec cette école. En recevant le bicorné, il a su, en toute connaissance de cause, à quoi il s'exposait. L'Ecole polytechnique n'a pas été fondée pour couvrir en son sein des maoïstes ou des anarchistes. Son unique mission est de fournir à l'Etat les grands commis dont il a besoin et l'Etat a parfaitement le droit de former ses commis à sa guise.

Que l'on ne crie pas aux fascistes. L'Ecole polytechnique n'est pas, comme on le croit parfois, un produit de l'Empire. Napoléon s'est contenté de lui imposer son statut militaire, mais elle avait vu le jour bien avant son règne, le 21 Ventôse An II, soit le 11 mars 1794, sous la Convention. Le Comité de Salut public l'avait créée afin « d'accroître le nombre des ingénieurs pour les divers besoins civils et militaires ». Ecole jacobine, Polytechnique doit le rester, ce qui ne l'a pas empêchée, à maintes reprises et plus particulièrement en 1830, de dresser des barricades.

Une première question sérieuse nous vient à l'esprit : cette mission qui consiste à façonner le haut fonctionnaire, dès l'adolescence, est-elle la meilleure ? Ne serait-il pas préférable de choisir ses fonctionnaires, le moment venu, parmi des hommes déjà formés par la vie ou la lutte des affaires, comme cela se passe en Amérique ?

Nous ne nous lancerons pas dans ce débat académique. L'esprit de la grande école est entré dans les mœurs depuis trop de générations. Il a impressionné trop de familles, il a soufflé trop d'ambitions, il a

donné naissance à trop de clans et à trop de franc-maçonneries pour qu'il soit possible à la France, au siècle des technocrates, de revenir en arrière.

Plus intéressant est de savoir si l'Ecole polytechnique éduque bien les élites qu'on lui confie ?

Le premier mérite de cette école est d'être précédée du concours le plus difficile, donnant accès à des carrières brillantes, ce qui n'est pas le cas du concours de Normale supérieure, section sciences.

Demain, on peut modifier les programmes de l'X, remplacer les mathématiques par l'étude du yoga, la physique par des cours de karaté, si on maintient son prestige, les Valéry Giscard d'Estaing, les Pierre Guillaumat, les Ambroise Roux sortiront encore majors de cet X nouveau style. Pourquoi ? Parce qu'ils sont nés pour être les premiers et qu'ils seront toujours les premiers, quelles que soient les épreuves accumulées sous leurs pas.

Mais pour cette élite de l'élite, pour cette botte de la botte, le passage rue Descartes a-t-il été bénéfique ? Sans hésiter, oui, car les hautes mathématiques reçues par des esprits agiles sont de loin la meilleure des formations.

Mais ce qui est vrai pour un petit nombre sélectionné par la nature ne l'est pas fatalement pour la masse des polytechniciens, esprits moins brillants chez qui, trop souvent, les dons ont été remplacés par un travail forcené.

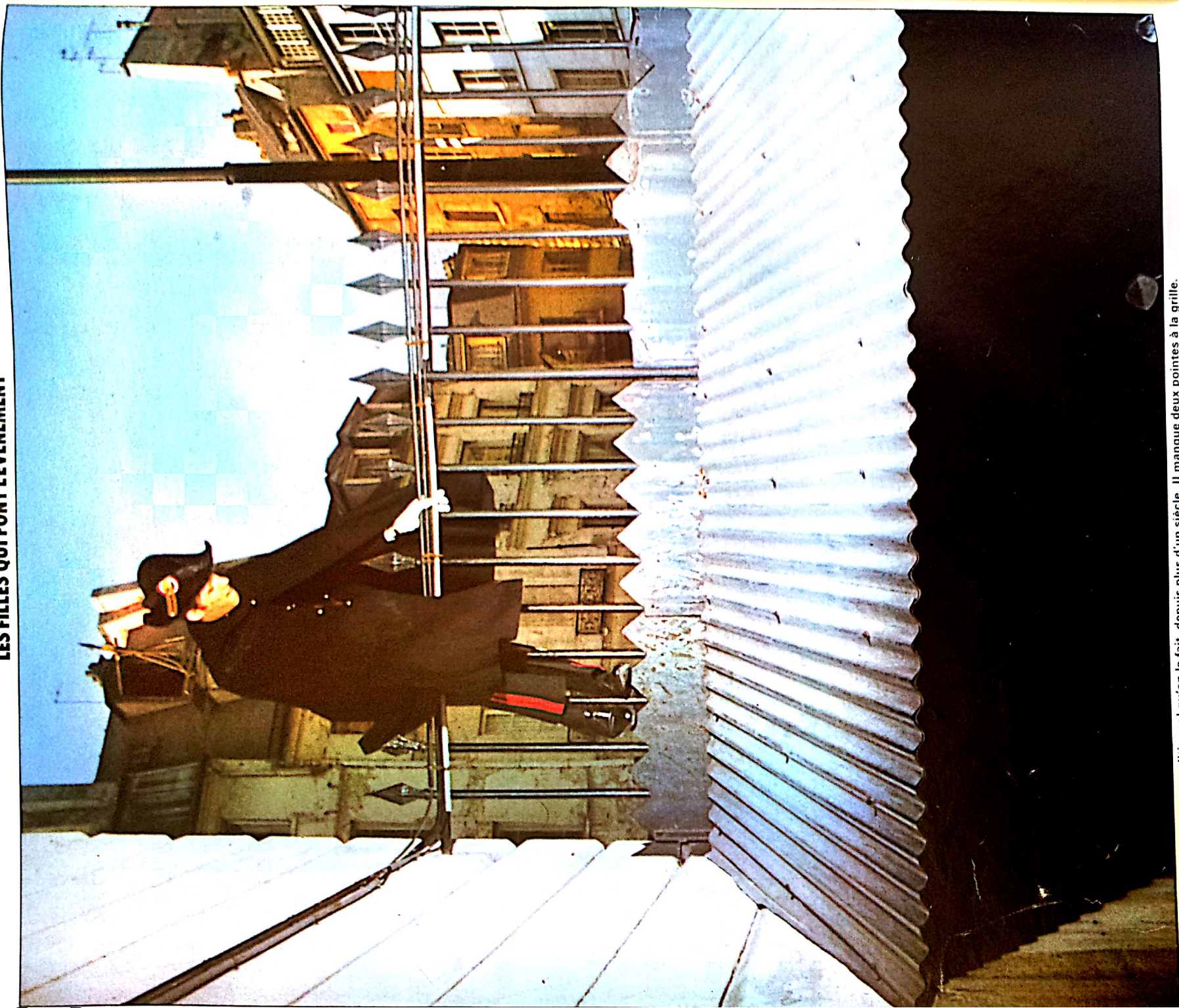
A leur intention, évoquons une crise qui a secoué Polytechnique. (Suite page 62.)

LES FILLES QUI FONT L'ÉVÈNEMENT



Une « chambrée » de savantes en uniforme : Dominique Sénéquier en B.D. (tenue ordinaire) et Anne Ferry en grand U (pour les cérémonies).

LES FILLES QUI FONT L'ÈVÈNEMENT



Le mur : c'est à cet endroit précis et traditionnel qu'on le fait, depuis plus d'un siècle. Il manque deux pointes à la grille.

LES FILLES QUI FONT L'ÈVÈNEMENT



Le garde-à-vous des bas nylon : c'est la présentation de la promo 72. Pour la première fois, sept jeunes filles sur les rangs.



Le tricorne du major, Anne Chopinet. Pour les polytechniciens aux cheveux longs, le chignon est obligatoire aux cérémonies.

J'AI DIALOGUÉ AVEC LES CONTESTATAIRES EN BICORNE

Notre reporter a recueilli,
au cœur même de la
prestigieuse école, les
propos amers de ceux qui
ne supportent pas la
dure vie des camps.



L'indomptable Schertzer, contestataire barbu.

Trente polytechniciens soudain nous assaillent comme une volée de moineaux. Il y en a des beaux, des maigres, des « baraqués », des « en civil », même des barbus. Il y a aussi des chefs, qui parlent au nom de tous les autres, et d'autres qui se taisent. Tous sont des gosses de vingt ans de la « promo 71 ».

Dans « l'amphi Poincaré » (amphi Raymond-Poincaré), le cours de physique doit commencer dans dix minutes. Les « militaires » sont présents : le capitaine chargé de nous piloter à travers l'école, le commandant Calvez, et d'autres uniformes. Présent aussi le professeur Grégory, charmant, cinquante-

cinquante ans, style moderne, parlant de tout en tout lieu avec ses élèves.

« Qu'est-ce que cela signifie ? lance un des élèves. Pour faire un reportage sur Polytechnique, vous êtes encadrés par des militaires ! »

Il est brun, porte des lunettes, il a des taches de rousseur et il est très, très énervé.

Les autres se rapprochent doucement. Certains, derrière, pouffent en cachant leur tête dans leurs mains, comme à l'école.

« Comment se fait-il, reprend le petit brun à lunettes, que les élèves ne soient pas au courant de cette idée ? Et d'abord, à qui avez-vous demandé l'autorisation de faire des photos ? »

De toute façon, dit un autre élève, toutes les photos que les « milis » (mili : en jargon de l'X, tout ce qui porte un uniforme) vous auront dit de prendre seront complètement « bidon ».

— Oui, un type qui fait le mur en « grand U », cela n'existe pas. Les « milis » ont accepté parce que cela fait partie du « folklo » de l'école, dont justement on ne veut plus entendre parler...

— Oui, dit un élève, un œil méchant et l'autre pas très franc, nous en aurions des choses à dire. Hélas ! on ne peut pas... Il lève les yeux au ciel. Y'a des espions... »

Le capitaine nous regarde, le sourire quelque peu jaune, mais le sourire quand même. Un X en col roulé, très civil et barbu, veut donner les grandes lignes de son combat : « Nous sommes obligés de porter l'uniforme pendant les cours, et, pour sortir de l'école (vous devriez faire une photo), nous devons montrer un laissez-passer... »

« Savez-vous que le type qui fait le mur a droit à... deux jours d'arrêts.

« Autre chose : les cours sont obligatoires ! »

« Et le « mikral » (argot de l'X : c'est une chambre avec deux lits adossés à une grande fenêtre en verre dépoli dans laquelle les élèves sont mis aux arrêts), vous savez ce que c'est ? Vous devriez aller y jeter un coup d'œil... »

— Pas maintenant, il n'y a personne au trou, réplique un autre.

— Ainsi vous verrez le barreau qu'ils ont mis en haut de la fenêtre par où nous faisons le mur...

— A propos, dit un blond barbu au sourire ironique et à la tignasse sorbonnarde, un jour où j'étais au « trou », j'ai fait le mur, et les « milis » m'ont « piégé » en faisant une ronde de nuit... Parfaitement ! »

Celui qui parle ainsi est Daniel Schertzer, le champion de la « taule » : soixante-dix-huit jours d'arrêts à Vincennes pour motifs divers en un seul trimestre.

L'un d'eux, genre sérieux, pesant ses mots, ajoute : « Le régime militaire ne correspond plus à rien... Parce que, depuis mai 68, la discipline est devenue beaucoup plus souple. Alors pourquoi le conserver ? Nous savons tous que ceux qui ne « content »

pas le système peuvent faire tout ce qu'ils veulent... mais les autres sont sans arrêt punis, emmerdés. L'autre jour, par exemple, j'étais dans le couloir alors que je n'avais pas de cours. Eh bien, j'ai été puni... J'ai bien le droit de me balader dans les couloirs, si j'en ai envie, non ? J'appelle cela un abus d'autorité caractérisé. Ma punition ?... Dans un premier temps, je me suis « tapé » une heure de « conversation », sermon avec le commandant. Voilà.

— Pourquoi avez-vous choisi Polytechnique ?

Ricanements, ricanements, ricanements... L'un finit par se lancer : « C'est le problème de toutes les grandes écoles qui est à réviser... »

Un autre, beau brun ténébreux : « Parce que je voulais être ingénieur... Mais maintenant je ne veux plus. J'ai bien le droit de changer d'avis, non ? »

« Au début, nous nous imaginions que le système militaire était plutôt folklorique et mythique, à base de traditions. On entre en « taupe », on travaille quinze heures par jour comme des fous. On passe le concours, après c'est l'engrenage.

« Quitter l'X ? Ce serait un suicide.

« Et puis ce n'est pas si simple : pour sortir il faut rembourser à l'État 4 millions et demi d'anciens francs, le prix de notre scolarité. Cela s'appelle la « pantoufle ». A moins d'entrer dans une entreprise privée qui peut nous « acheter ».

« Le premier jour, on nous a convoqués et on nous a dit : « Voilà, vous êtes les trois cents meilleurs... Vous serez des patrons, les chefs de la France de demain. » Nous trouvons cela absolument insupportable. »

Un autre ajoute :

« On peut faire des mathématiques sans être pour cela le gratin de l'intelligence française. Polytechnique, c'est un mythe. »

« D'abord, dit un très jeune après avoir tout écouté, à l'X, on fout rien... »

— Ne dis pas cela, répond le « camarade » Machin. Ce n'est pas la vérité non plus. Disons que l'on travaille moins qu'en taupe... La barbe ? C'est autorisé. Mais si l'on entre à Polytechnique barbu, on doit conserver sa barbe tout le long de sa scolarité, sinon, on a interdiction de la faire pousser parce que cela fait crasseux !... »

Mais le cours va commencer, il faut quitter l'amphithéâtre.

Quant à la vie d'internat, les élèves reconnaissent qu'elle n'existe pratiquement pas, puisqu'ils peuvent sortir tous les jours jusqu'à 1 heure du matin et tous les week-ends. Les chaumières, ou « caserts », sont quelquefois petites (ils y dorment à trois ou quatre), mais ont toutes le téléphone et sont orientées pour la plupart au midi.

« Au fil des heures, disent les élèves, nous déplaçons les bureaux pour être toujours bien exposés lorsque nous travaillons : nous avons le soleil de 10 heures à 16 heures.

« On bronze... »

CATHERINE DURANTEAU ■

LES FILLES QUI FONT L'ÉVÈNEMENT



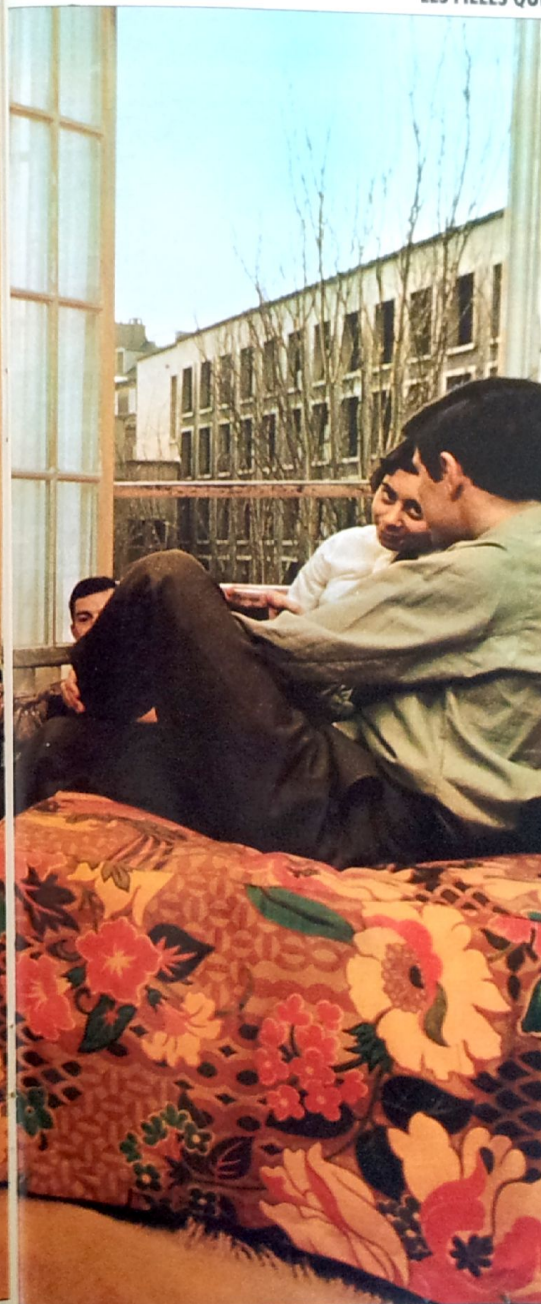
Les élèves s'opposent à la discipline militaire. Leur protestation — silencieuse — sur la pelouse de leur général n'a pas été entendue

LES FILLES QUI FONT L'ÉVÈNEMENT



Le « surboom » de midi : Françoise Combettes, Elisabeth Kerlan et Dominique Sènequier ont invité les garçons dans leur « casert » (chambre pour deux ou trois).

LES FILLES QUI FONT L'ÉVÈNEMENT



Faveur de l'administration : des dessus de lit à fleurs.



Petit déjeuner mixte après travail au charbon à sept heures.



Miss Trampoline : Françoise Combettes. Trois après-midi de sport par semaine.



Dominique Sènequier, Elisabeth Kerlan, trois ans et garçons d'adultes.

Après 14-18, Polytechnique sommeille sur ses lauriers, mais garde sa réputation dans les familles. On l'appelle « l'Ecole des gendres ».

(Suite de la page 54.) Pendant les trois quarts du XIX^e siècle, l'X avait été l'école reine, cette « poule aux œufs d'or » souhaitée par Napoléon.

Le saint-simonisme songea à faire de Polytechnique le modèle des sociétés nouvelles. Auguste Comte, ancien X, ne l'oublia pas dans ses rêves positivistes. Polytechnique était au cœur de toutes les utopies. C'était signe de santé.

Et puis soudain, 1880 et les années environnantes brisent cet élan. Que s'est-il donc passé ? Rien dans l'ancien collège de Navarre. Mais la France a changé. Elle s'est mal remise de son désastre de 1870. A l'instant où le monde moderne naît, elle s'est réfugiée dans le passé, elle s'est calfeutrée dans l'idée d'une revanche.

A Polytechnique, cette France nationaliste à outrance va chercher ses meilleurs éléments. X forme moins désormais d'ingénieurs que d'officiers.

L'affreuse saignée de 1914 aurait pu délivrer Polytechnique. Mais non, son après-guerre ne sera qu'une entre-deux-guerres. Et cette fois, le mal gagne l'intérieur même de l'école.

On n'y travaille plus. Le bridge a remplacé les hautes spéculations mathématiques. Après les terribles épreuves de la Taupe, on sommeille sur ses lauriers dans une école elle-même engourdie, où l'enseignement est devenu détestable. Fort heureusement, l'X a su préserver sa réputation dans les familles. Le bicorné vaut une belle dot et Polytechnique est affublée de ce cruel surnom : « l'Ecole des gendres ».

Mais dans les milieux scientifiques, on ne se trompe pas. A la jeunesse, on répète le mot de Pasteur : « Si vous voulez gagner beaucoup d'argent en empierrant des routes, entrez à Polytechnique, mais si vous voulez vous adonner à la science, choisissez Normale. »

Il faudra attendre 1950 pour que la France, délivrée des guerres européennes, ayant repris goût à la recherche et aux audaces industrielles, redonne vie à Polytechnique.

Rue Descartes, on travaille à nouveau. On y travaille même trop et un nouveau danger pointe à l'horizon. Après l'indolence, soudain le surmenage.

La science a fait des progrès colossaux. L'honnête homme du XVIII^e siècle, se targuant d'être au courant de tout, ne tarderait pas à succomber d'épuisement. Or, Polytechnique veut fabriquer chaque année 300 de ces « Je sais tout ».

Le professeur Laurent Schwartz doit enseigner en quarante heures, à l'X, ce qui demanderait 160 heures de cours dans une faculté. Les élèves de Polytechnique sont sélectionnés, soit ! Pourtant, ce gavage, de l'aveu même du maître, est néfaste.

Après la Taupe — la préparation au concours de l'école — des deux années passées sur la montagne Sainte-Geneviève, on sort vidé, le cerveau parfois déformé à jamais.

En 1960, des urnes circulent dans les amphithéâtres. Les élèves ont eux-mêmes organisé un référendum. 120 d'entre eux estiment que « l'enseignement de l'école leur apprend à assimiler une grande quantité de connaissances, mais qu'en contrepartie, il les habitue à faire des raisonnements trop rapides et trop superficiels qui les désapprennent à penser ». 93 n'ont pas été de cet avis et 30 se sont abstenus. Mais 103 ont été plus loin que la motion adoptée. Ils ont proclamé avoir perdu leur temps à l'X.

Six ans plus tard, deux professeurs de Polytechnique, Laurent Schwartz et Louis Leprince-Ringuet, écrivent une lettre à Louis Armand, président du conseil de perfectionnement. Cette lettre est un véritable cri d'alarme : « Au XIX^e siècle, un jeune homme intelligent pouvait apprendre l'essentiel des mathématiques et de la chimie en deux ans, le temps de la scolarité à l'X. Aujourd'hui, ce n'est plus possible... »

Louis Leprince-Ringuet s'en prend, lui, aux mathématiques pures. D'où sa célèbre phrase sur les cocus. Il propose un remède. Que les esprits raidis par les raisonnements abstraits retrouvent leur souplesse au contact des sciences expérimentales. Seul le laboratoire, avec ses recherches, ses espoirs, ses déceptions, ses tâtonnements, peut apprendre à un jeune garçon ce qu'est la vie. Mai 1968 durcit les positions. Pour la première fois de leur histoire, les polytechniciens se mirent en grève. Pourtant, une réforme était en marche. Le 14 septembre 1971, Pierre Guillaumat, major de la promotion de 1928, était nommé président du conseil d'administration qui remplaçait le conseil de perfectionnement. Sa première tâche fut de mettre en œuvre la refonte annoncée par Pierre Messmer.

Une déception pour certains. Bien qu'admettant les filles, Polytechnique reste une école militaire. On peut s'en étonner puisqu'elle ne livre chaque année que fort peu de militaires à l'armée. Un seul en 1972.

« Les conceptions très exigeantes du service public imposent ce caractère militaire à Polytechnique », répond Michel Debré à

ses détracteurs. Autre déception pour les réformateurs d'extrême pointe. Polytechnique profite de l'occasion pour proclamer bien haut son universalité. Elle ne prépare pas à un métier précis. Elle cherche seulement à procurer, par la voie des mathématiques et de la physique, à ses élèves une vaste culture.

Ce principe étant posé ou plutôt affirmé à nouveau, la vieille Ecole polytechnique cède la place à une école plus neuve. Ses programmes sont répartis non plus sur deux ans, mais sur trois ans. Dans ses aménagements intérieurs, on s'est parfois inspiré des universités américaines. On a prévu de nombreux laboratoires.

— Hélas ! soupire Leprince-Ringuet, sans voter les crédits.

On a instauré des matières à options qui permettront d'aiguiller dès l'école, soit vers les postes d'ingénieurs, soit vers les postes de gestion.

Il est trop tôt encore pour connaître les avantages ou les inconvénients d'une refonte si récente. On peut seulement mesurer le prestige dont jouit, en 1973, l'école.

Lors de l'avant-dernière promotion, sur 300 élèves, l'Etat en a pris 125. Les administrations para-étatiques, tels la S.n.c.f. ou Air France, en ont choisi 50. 30 ont opté pour la recherche pure et 100 ont été embauchés dans l'industrie privée. 100 sur 300. Le polytechnicien est encore convoité.

Et cela malgré la concurrence de l'E.n.a. Certes, les préfets, pour la plupart, sortent de cette école. Mais d'où viennent les ingénieurs à la tête de leurs services ? De Polytechnique qui contrôle les Chemins de fer, les Ponts-et-chaussées, l'Electricité, le Téléphone.

Ce partage se retrouve à la tête de l'Etat. Les énarques tiennent l'Inspection des finances, l'Intérieur et le Quai-d'Orsay, mais ils ont dû laisser aux polytechniciens les Armées, la Marine, l'Aviation civile, l'Equipement, l'Electricité, les Télécommunications.

Dans l'industrie privée, nette domination, cette fois, de l'X qui n'a guère abandonné à ses rivaux que la Banque et les Assurances.

Pourtant, pour le général Léonard, de l'Armée de l'Air, le danger pourrait venir d'ailleurs. Des universités. Mais avec cette restriction :

— Si on y travaillait. Non, l'Ecole polytechnique peut, en toute quiétude, abandonner la montagne Sainte-Geneviève pour aller s'installer à Palaiseau, où des locaux plus modernes l'attendent. Il faudrait que la France coupe tous les câbles qui la retiennent encore au XIX^e siècle, qu'elle fasse sauter à la dynamite le dôme des Invalides et le tombeau qu'il abrite pour que Polytechnique soit en péril. Et ce n'est pas pour demain.

GUILLAUME HANOTEAU ■